SONS
IDÉES
COULEURS
FORMES

Pierre ALBERT-BIROT, Directeur

DANS CE NUMÉRO :

"Editions SIC".....	
Les Mamelles de Tirésias (Extraits de la Presse).	
Un Poème.....	PAUL DERMÉE.
Musique.....	IGOR STRAWINSKY.
5e Balcon. Poème.....	PIERRE ALBERT-BIROT.
Une gravure sur bois.....	CHANA ORLOFF.
Déception. Poème à trois voix.....	PHILIPPE SOUPAULT
Etc.....	***

Px 0,50
Parait une fois par mois

Adresser tout ce qui concerne
la Revue
37, Rue de la Tombe-Issoire. — Paris.

Nos 19-20
Juillet-Août 1917
Deuxième Année

" ÉDITIONS SIC ": La pièce de Guillaume Apollinaire **" Les Mamelles de Tirésias "** ne sera pas publiée dans la revue; elle paraîtra le 15 octobre prochain en un volume in-8° carré, accompagnée de la musique de scène, des chœurs, de dessins des costumes et accessoires et de l'opinion de la presse. Prix du volume : 5 fr (Tirage de luxe limité à 12 exemplaires, 75 fr., 50 fr. et 25 fr.). — Adresser les souscriptions à Pierre Albert-Birot, directeur de la Revue *Sic*, 37, rue de la Tombe-Issoire, Paris.

Extraits de la presse concernant la représentation des " Mamelles de Tirésias " le 24 juin 1917

Sous ce titre : *Une esthétique nouvelle*, M. Jean de Gourmont écrit dans le *Mercure de France* :

« Le Dimanche 24 juin 1917, en un petit Théâtre de la rue de l'Orient à Montmartre on a joué devant la phalange sacrée des critiques et des femmes de lettres, qui constitue l'opinion parisienne, la première pièce cubiste : *Les Mamelles de Tirésias* de M. Guillaume Apollinaire. C'est une date littéraire peut-être. La nouveauté de cette pièce, au dessin violent, est moins dans le sujet qui ne veut être qu'une intéressante fantaisie que dans le décor synthétique qui l'enveloppe et dans la formule qui rejette tout le vieux réalisme usé et perfectionné jusqu'à la photographie, du théâtre actuel; qui rejette aussi les vieux accessoires factices du pessimisme et de la fausse psychologie amoureuse...

« Nous voilà initiés à l'art cubiste. N'est-il pas beaucoup plus simple, en effet, de réunir sous cette même appellation, les essais nouveaux de l'art, de la poésie, de la peinture et du théâtre. Cela permettra aussi aux bourgeois de se moquer sans effort. »

Dans *Le Pays*, 15 juillet, M. Victor Basch qui par un miracle digne de cette pièce surnaturaliste a vu deux kiosques à journaux s'exprime avec une modération touchante digne d'un grand professeur.

« Avant que se leva le rideau, on sentait que la « Manifestation Sic » du 24 juin 1917 — ainsi que le clame le programme orné d'un dessin suggestif de Picasso et d'un puissant bois d'Henri-Matisse — serait jeune, turbulente et tumultueuse à souhait. Elle ne le fut pas, à mon sens, suffisamment. Auteur, acteurs, musiciens et décorateurs officiaient avec la gravité d'hiérodules et le public était à l'unisson... C'était une grande manifestation d'art, la révélation d'un canon dramatique nouveau, le drame *sur-réaliste*, *cubiste* et *simultanéiste*...

« Le succès des *Mamelles de Tirésias* fut très vif, ce qui n'est pas étonnant, vu que, sauf les critiques, c'est devant une salle entièrement composée d'amis et d'adeptes qu'elle fut représentée. Quant aux pauvres critiques qui n'appartenaient pas à la petite chapelle, ils furent bien embarrassés. Pour mon compte personnel, en rentrant chez moi, je me mis à réfléchir, et voici à peu près quel fut mon soliloque.

« La pièce de M. Guillaume Apollinaire est un drame *sur-réaliste*, c'est-à-dire, pour parler français, un drame symbolique...

« Si donc, M. Guillaume Apollinaire a cru faire du nouveau, en écrivant un drame symboliste, il se trompe. Qu'il sache que la première condition d'un drame symbolique, c'est que le rapport entre le symbole, qu'est toujours un signe, et la chose signifiée, soit immédiatement discernable. En est-il ainsi des *Mamelles de Tirésias?* Je crois deviner

que c'est une satire contre le féminisme ou plutôt contre les excès du féminisme. Les femmes ont beau ôter de leur corsage les oranges, elles n'en demeurent pas moins femmes, et, à la première occasion propice, elles les y remettent. Et je ne serai pas éloigné de croire que cela n'est pas si faux.

« Au demeurant, j'ai passé une bonne après-midi. L'enthousiasme que j'ai senti monter autour de moi, si je ne l'ai pas partagé, m'a rajeuni. Tout enthousiasme, quel qu'en soit l'objet, est beau en soi et je salue, de ma jeunesse un instant retrouvée, ces jeunes qui cherchent un idéal artistique nouveau et — qui sait? — qui découvriront peut-être dans la mer infinie du Beau quelque île nouvelle où s'épanouiront de grandes fleurs que respireront ceux ou celles qui viendront après nous. »

M. Guillot de Saix a fait dans *La France* du 29 juin, des *Mamelles de Tirésias*, un compte rendu d'une extraordinaire précision et merveilleusement farci de citations exactes. Il n'avait entendu la pièce qu'une seule fois. Voici la conclusion de l'article de notre distingué confrère :

« Au fond, Guillaume Apollinaire est traditionnaliste et sous l'apparent désordre des idées, sous sa fantaisie tintamarresque, clownesque, guignolesque, il demande le retour à l'ordre.

« Cette bouffonnerie n'est pas dénuée, on le voit, de sens philosophique et satirique. Elle est même d'une forte actualité, vu les ambitions de ces dames qui ne se contenteront pas d'être conseillères municipales. Et cela nous fait songer à l'*Assemblée des femmes*, d'Aristophane, mais plus encore au génial *Ubu-Roi*, d'Alfred Jarry.

« La représentation fut tumultueuse. Quelques spectateurs prétendirent rivaliser avec les comédiens en lançant des répliques en l'air, mais celles-ci étaient loin d'avoir la valeur de celles d'Apollinaire, car elles n'en avaient ni l'esprit ni le rythme.

« J'oubliais de vous citer la moralité opportuniste de l'ouvrage :

> Et puis chantez matin et soir,
> Grattez-vous si ça vous démange,
> Aimez le blanc, aimez le noir,
> C'est bien plus drôle quand ça change,
> Suffit de s'en apercevoir.

« MM. Férat, Steinberg et Irène Lagut ont donné leurs soins les plus ahurissants aux décors et costumes « selon l'esprit nouveau ». La musique de Mme Germaine Albert-Birot, dont l'exécution est confiée à une sorte de peau-rouge qui reste en scène pendant l'action, utilise le mirliton, l'accordéon, la porcelaine cassée et la baguette pour souligner drôlatiquement les faits et gestes des personnages.

« M. Edmond Vallée a bien dit le prologue et le rôle de Presto; Louise-Marion a été de la plus divertissante folie en Thérèse-Tirésias; M. Jean Thillois a prêté des accents fort plaisants au mari; Mlle Juliette Norville cavalcada funambulesquement en gendarme concupiscent; Mlle Yéta Daesslé personnifia gentiment le jeune journaliste. A la sortie, le ciel d'une pureté enfantine semblait tout à fait d'accord avec ce spectacle de la plus sage démence. Apollon saluait Apollinaire. »

Dans *Paris-Midi*, Mme Louise Faure-Favier avait annoncé ainsi la pièce sur-réaliste dans un aticle bien nommé *Les mamans de bonne humeur*.

« Voici qu'un auteur dramatique, il est vrai qu'il est poète, entreprend de ne nous présenter en scène que l'époux et l'épouse. On jouera dans quelques jours, *Les Mamelles de Tirésias*, de Guillaume Apollinaire, une pièce aristophanesque toute empreinte de poésie et d'optimisme, apologie de la Fécondité.

« Un couple qui veut avoir des enfants et qui en a par milliers, sans souci des contingences, une mère qui après avoir été une épouse récalcitrante devient une maman de bonne humeur ; Tirésias-Thérèse qui dans sa fécondité joyeusement consentie crée un charme nouveau par lequel la maternité pourrait bien être remise à la mode une fois encore. Ce qui serait fort à propos.

« Vivent les mamans de bonne humeur !

« C'est un poète qui l'a dit. »

Dans le même journal, sous le titre *Une pièce cubiste*, M. Paul Souday a apprécié le 26 juin les *Mamelles de Tirésias* dans un article nourri, amusant et heureusement nuancé dans sa retenue.

« La Butte Montmartre, de chatnoiresque mémoire, est bien l'Hélicon ou le Bayreuth convenable au culte de la Muse cubiste, laquelle ne représente probablement pas la poésie ni l'art de l'avenir, mais ne manque pas d'une certaine drôlerie, lorsque c'est M. Guillaume Apollinaire qui célèbre le rite nouveau...

« Une énorme charge d'atelier, une loufoquerie à intentions satiriques et philosophiques, telle est la pièce que M. Apollinaire a donnée dimanche, au théâtre du conservatoire Renée Maubel, sous les auspices de la revue cubiste *Sic*...

« Au fond, M. Guillaume Apollinaire n'est qu'un simple passéiste, et si la forme est chez lui fantaisiste et tintamarresque, ses idées se rattachent étroitement à l'école du bon sens. C'est pourquoi une brève analyse ne peut donner l'impression de cette bouffonnerie, qui réside dans le détail et souvent dans les jeux de scène plus que dans le texte, lequel n'est même pas obscur, sauf exception. Bien entendu, le décor et les costumes sont généralement ahurissants et en grande partie cubiste. M. Férat, Mme Irène Lagut et M. Steinberg y ont donné leurs soins. La musique de Mme Albert-Birot, congrument excentrique et dissonante, a contribué à mettre l'auditoire en joie.

« En réalité, pour que sa pièce fût vraiment plaisante d'un bout à l'autre, il aurait fallu à M. Apollinaire une expérience du théâtre qui lui manque. L'ouvrage est trop long pour se soutenir uniquement par des blagues de rapin. Mais beaucoup d'épisodes ont de la saveur ou même une certaine finesse sous l'extravagance voulue. Le public, composé d'artistes ou de jeunes gens, était au diapason. Puisque c'était une farce, il y participait de bon cœur en y mêlant les siennes. Le spectacle était aussi dans la salle. Ce furent deux heures de reposante folie. »

La Vache enragée, M. Bernard Lecastre :

« *Il faut créer la vie*, ai-je entendu dire par un enthousiaste. Mais on a créé du tumulte. Des sons essentiellement métalliques, à contre-temps, des accords de voix disparates ; un ton suraigu et plaisantin, la plupart du temps. »

La Griffe, 6 juillet :

« Cette pièce est une sorte de coup de gong et de coup de zanzibar, une parodie d'on ne sait quoi, une charentonnade dédiée à on ne sait qui, c'est du Jarry montmartrisé,

modernisé et martyrisé. C'est un appel à l'amour, une cacophonie voulue par un poète une bravoure qui se moque des règles, des lois, du qu'en dira-t-on...

« Et sous les feux convergents des insultes et sous une tempête effroyable de bravos, Guillaume Apollinaire, le front ceint d'un bandeau — chevron de gloire qui serait remonté jusqu'à la chevelure et lui ferait une auréole — apparut sur la scène, entouré, escorté, porté par ses interprètes...

« Etait-ce un jeu de massacre ou de l'adoration ? Fut-ce une victoire ou une déroute ? »

Nord-Sud :

« La pièce de Guillaume Apollinaire est une pièce lyrique. Elle est burlesque : le burlesque doit être lyrique pour être de l'art et le lyrisme peut être burlesque puisque le rire est le lyrisme du pauvre.

« Guillaume Apollinaire est le poète lyrique, l'homme lyrique. Comme Apollinaire est un penseur moderne. Il se trouve que son burlesque est plein de railleries qui portent sur les mœurs...

« La musique de Mme Germaine Albert-Birot est gaie uniquement et uniquement gaie : Donnez tous les sens au mot « uniquement ».

L'Heure, 25 juin :

« Dans un décor à la Gauguin, un Gauguin cubiste, évoluent des nègres et des personnages en cubes... C'est un art qui fait penser à Jarry, un Jarry à la 20e puissance.

« C'est d'une exubérance exaspérée, mais on s'attendait à plus d'outrance encore, à quelque chose de plus nouveau, à une révélation plus riche. Peut-être plus tard verra-t-on mieux la portée qu'aura eue cette pièce qui a déçu les uns et enthousiasmé les autres. »

26 juin :

« Après un prologue remarquable, un poème ardent où s'inscrit le tragique mirage d'une nuit de guerre, nous avons entendu deux actes paraît-il sur-réalistes avec des chœurs de foire, des costumes de guignol cafre, des kiosques à journaux qui se promènent et des contorsions de cirque.

« Les organisateurs escomptaient probablement des protestations, des sifflets, qui sait, une bagarre... Le public a été plus « rosse » encore : il a écouté.

« Les *Mamelles de Tirésias* sont d'un gros symbolisme que tout le monde peut comprendre, même les jeunes artistes de Montparnasse, qui ont appris le français au café de Flore. L'auteur nous y engage, non sans humour, à faire des enfants. Ses personnages sont cubistes, leurs discours benêts ou incohérents. Et quelques beaux vers sont malgré tout égarés dans cette mascarade, parce qu'un vrai poète en laisse toujours tomber « de ses mains mal fermées », même lorsqu'il veut simplement se moquer du monde.

« Cette facétie aurait pu sembler drôle, racontée un mardi par Apollinaire onctueux et narquois, ou jouée par Max Jacob dans un atelier de la rive gauche, mais la baptiser « drame sur-réaliste », et la présenter sérieusement au public, c'est, à bien dire, inconvenant.

« La pièce était interprétée par des gens dont ce n'était visiblement pas le métier.

« Les décors, dit-on, ont coûté sept francs aux organisateurs. On les a volés. »

*

La Rampe, 12 juillet : M. Davin de Champclos :

« Le brave Guillaume Apollinaire... s'est mis un faux nez en carton, bariolé comme une lanterne japonaise, s'est drapé dans un vieux tapis et aux sons d'un orchestre essentiellement composé d'un accordéon, d'une poêle à frire et d'un revolver, nous a servi une gentille petite comédie cubiste qui a fait du coup remonter de dix degrés le thermomètre de la vieille gaieté française.....

« On se tord, on applaudit, on trépigne!..... »

Dans *Le Radical* du 27 juin : M. G. Rémon a fait des *Mamelles de Tirésias* un compte rendu qui abonde en points de vue intéressants et judicieux :

« Je ne vous ai pas parlé du kiosque à journaux ambulant, du gendarme chevauchant une délicieuse monture de Picasso, des deux duellistes, ni du Sioux accessoiriste et mélomane, ni de l'orchestre — un piano — jouant des concertos déconcertants ; je ne vous ai pas dit les poèmes revenant en *leit-motiv*, aussi privés que possible et de tête et de queue. Mais je prétends que le drame drôlatique (et surréaliste) de M. Guillaume Apollinaire est, qu'il le veuille ou non, une pièce à thèse.

« De graves problèmes sociologiques y sont abordés : la dépopulation, l'extinction du paupérisme, l'avenir de la femme, le régime des cartes alimentaires, etc. Je ne pense pas qu'ils y soient résolus.

« Mais tout cela est d'excellente charge, c'est bon enfant, cela engendre la belle humeur. Et la représentation fut si dépourvue de morgue, de snobisme à la Oscar Wilde, et si peu ibsénien d'allure, que les coups de sifflets n'osèrent pas fuser et que les lazzis des spectateurs eussent paru vraiment intempestifs.

« Le reproche le plus mordant qu'on ait voulu articuler contre l'auteur — le parti qu'il tire de tous les procédés de la revue de café-concert — ne porte pas. Car celle-ci contient en puissance tous les progrès à réaliser au théâtre, au triple point de vue du rythme, de la fantaisie et du décor. Je l'affirme hautement, dussé-je passer pour un esthéticien « Sic ». »

Les On dit, 1er juillet :

« Un bébé, un vrai, dans la salle, se mit à pousser des cris.

« Passez-lui les mamelles, Tirésias! » implora du balcon un poète en délire, et il dit encore :

« L'enfant veut du lait. ».

« — Du *laid* ? répliqua une jeune femme, eh bien ! il est servi. »

L'Intransigeant, 25 juin :

« Guillaume Apollinaire est indiscutablement un des meilleurs parmi les jeunes poètes et certains parmi les cubistes sont des artistes sérieux. C'est rendre service aux uns et à l'autre que de ne pas approuver la farce représentée hier. »

L'Œuvre, 25 juin.

« La couleur locale — la scène se passe à Zanzibar — était surtout donnée par la salle, où le Tout-Montparnasse et le Tout-Montmartre littéraire s'entassaient et poussaient des clameurs sauvages.

« Les spectateurs qui se sont efforcés de comprendre cette fantaisie outrancière ont

cru démêler qu'il s'agissait du problème de la repopulation. Jusqu'au bout ils sont restés très divisés et prêts à en venir aux mains. Les uns estimaient que l'auteur serait disciple de M. Piot, les autres qu'il manifestait des sentiments malthusiens.

« Mais de mamelles point. Tout juste quelques oranges perdues dans les corbeilles des ouvreuses ; on sait que l'esthétique nouvelle ne permet pas que le titre réponde jamais au sujet traité. »

Le Carnet de la Semaine, 29 juin : M. Wisner :

« L'œuvre d'Apollinaire est une gageure, une façon de se moquer de tout... elle est très simple malgré son air d'aller de guingois ; elle est familière alors que justement je lui eusse souhaité plus de sonorité, d'élan, d'envol et d'au delà...

« Et les interprètes de cette conception à la Welss, de cette revue qui chahute Aristophane et fait la nique à Rabelais, servirent avec dévotion Guillaume Apollinaire acclamé par les futuristes et renié par les cubistes. »

La Semaine de Paris, 1er juillet : M. Pierre Véron :

« M. Apollinaire a repris les ressorts des tragiques grecs, qui sont élastiques. Il les a tendus, il en a fait des ressorts à boudin ; rien d'étonnant à ce que l'action puisse simultanément rebondir et rester suspendue. »

7 juillet : M. Camille Le Senne :

« Et la pièce, mon Dieu, c'est une petite comédie, très morale et même d'une moralité rétrograde. Elle aurait pu être signée de M. Henri Lavedan... Qu'est-ce à dire ? M. Guillaume Apollinaire serait-il un Ponsard cubiste ? cruelle énigme ! j'aime mieux saluer une certaine drôlerie originale, un burlesque naturel et rabelaisien dans la filiation d'*Ubu-Roi*. »

La Grimace : Léo Poldès :

« — A Charenton !

« ...Les *Mamelles de Tirésias*, comédie symbolique de Guillaume Apollinaire, légitiment pleinement ce jugement...

« Mais il convient de tirer, de ce spectacle, une conclusion. Elle s'impose. La voici. L'inharmonieux loufoque Erik Satie, compositeur sur machines à écrire et crécelles, a pu salir à son aise les Ballets Russes en introduisant dans ce spectacle esthétique une œuvre ridicule que n'eut point signée un joueur de tam-tam sénégalais — et des musiciens de talent attendent humblement depuis des années qu'on les joue. Son complice, le barbouilleur géométrique Picasso (Pablo), spéculant sur l'éternelle bêtise humaine, à réussi le tour de force d'imposer son nom au public, par le scandale, et de vendre des toiles qui paraissent fabriquées par des intoxiqués de Sainte-Anne, à des prix formidables, tandis que de vrais peintres crèvent de faim dans leur ateliers. Poète visionnaire et naïf, Guillaume Apollinaire dérange la critique, le Tout-Paris des premières, les rapins de la Butte et les ivrognes de Montparnasse pour assister à la plus extravagante, à la plus insensée des élucubrations du cubisme — alors que, faute de spectateurs, le *Marchand de Venise* a quitté l'affiche du Théâtre Antoine. Mieux encore. Au moment où la presse d'opinion manque de papier, où les journaux indépendants se voient menacés de disparaître, où la Pensée libre est traquée,

on voit imprimée luxueusement, avec des caractères neufs et élégants, une revue qui s'appelle *Sic* et où, pantins déliquescents du cubisme intégral, des clowns de la plume comme Albert Birot et Jean Cocteau saccagent misérablement le papier accordé avec tant de parcimonie aux écrivains qui ont l'orgueil de combattre pour une idée.

« Que les artistes me pardonnent, que le lecteur m'excuse, trois mots surgissent en guise de point final sous ma plume — et je les lance à la face de ces bateleurs :

« — Ah ! les cochons ! »

Le Petit Bleu : Davin de Champclos :

« L'esprit nouveau ?... Je dois être bigrement rétrograde, arriéré, poncif, traditionnaliste, abruti et réactionnaire, car cet esprit nouveau m'est apparu comme la plus effroyable des fumisteries et des galéjades... Mais essayons de rester sincères. Apollinaire est je crois un sincère... Le bon peintre Férat a brossé pour les deux actes d'Apollinaire un petit décor que je vous recommande.

« Imaginez-vous de hautes bandes de papier de couleur dans lequel sont piqués irrégulièrement des rectangles découpés dans des journaux et voilà des maisons.

« Du côté cour s'érige un kiosque à journaux — ou du moins ce que Férat m'a affirmé être un kiosque à journaux. Et ce kiosque patagon ou zanzibarien épingle à sa devanture des feuilles quotidiennes que j'avais cru jusqu'ici parisiennes. Comme je demandais à Férat comment il avait exécuté ce décor surnaturel, il me répondit avec une charmante ingénuité :

« — Dame, j'ai acheté pour 7 francs de papier que j'ai découpé et c'est tout.

« O Jusseaume ! O Chamboulerou ! O Bailly !...

« Dans ce décor simpliste et affolant, nous allons voir défiler des personnages de cauchemar vêtus de loques étranges et débitant d'incompréhensibles tirades...

« J'allais oublier de vous dire que dans un prologue où Apollinaire s'est oublié jusqu'à être clair, poétique et charmant, un monsier en habit noir qui nous a déclaré être le directeur du théâtre est venu nous dire de fort beaux vers qui sont je crois les meilleurs que j'aie entendus sur la guerre, ses horreurs et ses beautés. »

Le Cri France, 12 juillet.

« *Les Mamelles de Tirésias* ont détaché de Guillaume Apollinaire beaucoup de ses admirateurs. »

POÈME

Je joue à la paume avec les obus.
Sur le bord du chemin
si pâle
Madame
Le portrait est crevé d'une étoile de sang
Pleure ton amant
qui ne reviendra plus

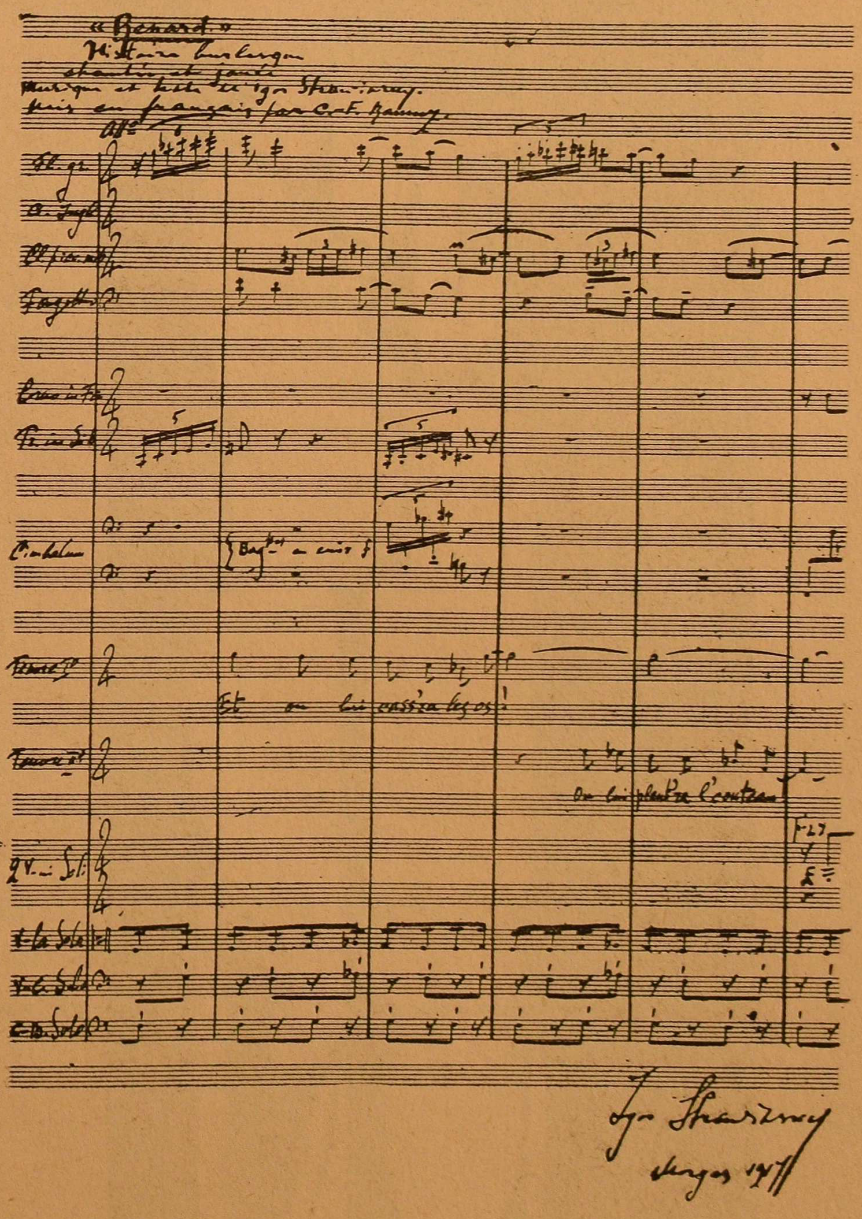
PAUL DERMÉE

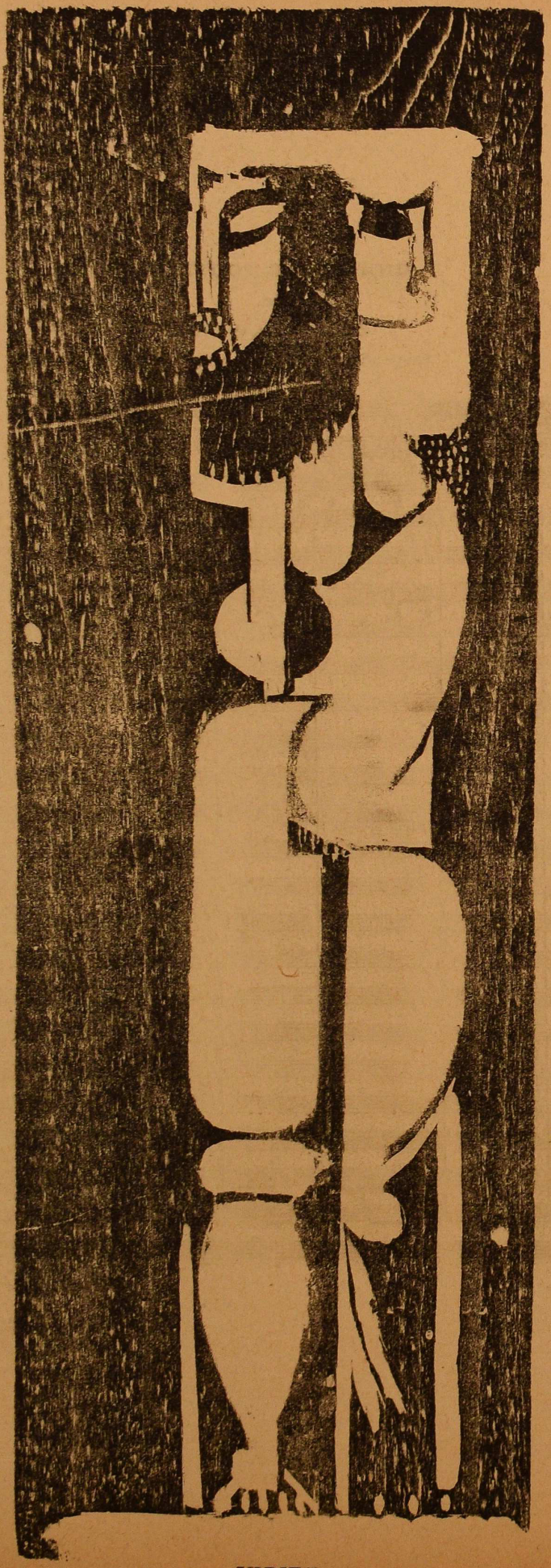
UNE ŒUVRE NOUVELLE

de

IGOR STRAWINSKY

(reproduction d'un manuscrit.)





JUDITH
(Gravure sur bois de Chana Orloff.

UN POÈME

5me BALCON

Le chœur
desarbresdesmaisonsduciel
et du soleil
chante pour nous
Là-bas c'est comme ici
Que dis-tu ?
Non ne parlons pas
Regarde passer
par les rues de la ville
les drames les idylles
et cette robe ROUGE
Dieu n'a-t-il pas envie parfois
de marcher sur nos trottoirs
pour voir
son ciel
Oui nous allons descendre
Les arbres ont mangé
le tramway
Personne ne s'en est aperçu
Quelque chose a bougé
les maisons
ou le soleil
Ces gens boivent tranquillement
aux terrasses des cafés
Ha ha ha ha ha

Au revoir Madame

Pierre ALBERT-BIROT

DÉCEPTION

poème à trois voix

à P. A.-B.

Les liserons blancs étouffaient

Demeure

Ce soir il sait

N'écoute pas

Les lèvres brillent

le sombre lent et mou

Demeure dans l'ombre.

ivre et verte, puissante l'eau montait

renaît

PHILIPPE SOUPAULT (1).

Avril 1917.

(1) Le petit poème " Départ " publié dans notre n° 15 et signé Philippe Verneuil est également de Philippe Soupault qui avait alors ses raisons pour signer ainsi.

ETC...

REVUES :

" *Le Sarcasme* ". — Nous venons de recevoir le n° 1 de ce journal qui nous paraît bien fait. Que fera-t-il ? Quelle sera sa portée ? Attendons. Pour ce premier numéro contentons-nous de dire qu'il nous paraît peut-être un peu trop..... princier.

" *Les Cahiers idéalistes français* ". — Nous n'avons pas encore parlé de cette publication, que nous recevons régulièrement, parce que généralement les travaux que l'on y trouve sont peu en rapport avec le caractère de *Sic*. Parfois nous tournons rapidement la page, parfois nous assimilons sans rien dire. Pourtant nous pensons devoir rompre aujourd'hui le silence pour donner notre approbation à l'article « A nos lecteurs » inséré en tête du n° 6. Et puisque nous parlons de ce numéro, nous pouvons dire en même temps que avons senti monter en nous beaucoup de sympathie pour M. Gérard de Lacaze-Duthiers en lisant son article : L'aristocratie en face de la guerre.

L'Argus de la Presse, poursuivant ses travaux documentaires, vient, grâce à la sûreté et à l'étendue de son organisation, d'éditer dans un volume méthodiquement ordonné, la *Nomenclature* des *Journaux et Revues*, en langue française, ayant continué à paraître pendant la Guerre 1914-1917. C'est une œuvre que tous les Professionnels voudront parcourir. — (*Communiqué.*)

ABONNEMENTS

A la 2e série (1917)		A la 1re série (1916)		Aux deux séries (1916 et 1917)	
Paris	3 fr. 50	Paris et Province	10 fr.	Paris	12 fr.
Province	4 fr.	Etranger	12 fr.	Province	12 fr. 50
Etranger	5 fr.			Etranger	15 fr.

Édition de Luxe (série 1917), tirage sur vieux Japon à la forme à 6 exemplaires, numérotés. **75 fr.**

Vente au numéro de la 1re série 1916 :

N° 1 : 2 fr. 75. — N° 2 : 1 franc. — N° 3 : 2 francs. — Nos 4, 5, 6, 11 et 12 : 0 fr. 50. — N° 7 : 2 fr. 25. — Nos 8, 9, 10 (réunis) : 2 fr. 75.

Service aux mobilisés qui en exprimeront le désir. Joindre 0 *fr.* 75, *pour frais d'envois.*

Imprimerie Levé, 71, rue de Rennes, Paris. Le gérant : Pierre ALBERT-BIROT.